Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 7

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: Bauer, E.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'HISTOIRE

Il est inutile de présenter le général Clément-Grandcourt aux lecteurs de la *Revue militaire suisse*. Ils ont eu l'occasion à plusieurs reprises d'y trouver sous sa signature des études nourries aux leçons de l'expérience et écrites dans ce style clair et dru où l'on reconnaît la griffe du soldat. On profitera toutefois de cet exorde pour saluer en l'auteur du *Drame de Maubeuge*, de *Places fortes et places faibles* et de tant d'excellents articles parus dans la page militaire de l'*Action française*, un sincère ami de la Suisse et de son armée. Le général Clément-Grandcourt a bien des raisons, en effet, pour connaître et aimer notre pays, aussi bien a-t-il toujours parlé de notre armée et de nos institutions militaires avec compétence et sympathie. Et quant aux critiques qu'il lui arrive parfois de formuler à notre endroit, il y faut reconnaître une preuve supplémentaire et non la moindre de sa sollicitude. Comme disait le sage Boileau dans son *Art poétique* : « Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue ». C'est effectivement le meilleur moyen de faire des progrès...

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop recommander la lecture et la méditation du dernier volume sorti de la plume du général Clément-Grandcourt sous le titre de *Places fortes et places faibles* [1], car c'est véritablement un maître livre. Comme de juste, c'est un livre savant et informé, mais nulle part l'auteur ne fait l'étalage d'une vaine érudition historique ou technique. Rien d'aride ni rien de pédant à ces quelques 250 pages, mais ce qu'il faut d'esprit critique pour écrire l'histoire, des discussions bien menées, une grande modestie dans le maniement si dangereux de l'hypothèse, un jugement sain, à la fois rigoureux, comme il convient à un soldat, mais partout empreint d'équité.

Après *Le drame de Maubeuge* [2] qui connut un succès mérité, l'auteur s'est attaché à nous retracer l'histoire des petites places françaises du Nord et du Nord-Est qui tombèrent entre les mains des Allemands entre la fin du mois d'août et la journée du 25 sep-

[1] 1 vol. in-8°. Paris, *Librairie de l'Arc*, 1939.
[2] 1 vol. in-8°. Paris, Payot, 1935.

tembre 1914 qui vit l'assaut et la capitulation du fort du Camp des Romains. Et à propos de chacun de ces épisodes de la guerre de siège, il s'est attaché à tirer l'enseignement qu'il comportait, tant au point de vue de la fortification qu'au point de vue du commandement et de la conduite de la troupe. Sans doute le général Clément-Grandcourt n'a pas pu retracer telle malfaçon, telle inconséquence ou telle défaillance d'une plume indifférente, mais il est demeuré partout absolument impartial, et la justice qu'il rend aux adversaires de son pays donne toute sa valeur à son œuvre. On ne tire rien, en effet, d'un panégyrique ou d'un éreintement ; les leçons de la guerre n'apparaissent dans leur vraie lumière et ne deviennent profitables qu'à force d'impartialité.

Aussi bien un volume, tel que *Places fortes et places faibles* qui voit le jour au moment où nous couvrons nous-mêmes nos frontières d'ouvrages bétonnés, devrait-il se trouver entre les mains de tous les officiers suisses que leur situation mettra un jour dans le cas d'avoir à défendre des fortifications. Il y puiseront des leçons techniques importantes et aussi, et même surtout, ils y trouveront un enseignement moral de la plus haute envolée.

* * *

Si nous en venons maintenant au détail de l'ouvrage, une première remarque s'impose : Comment la France qui après 1870 avait dépensé quelque 700 millions pour se constituer de Dunkerque à Belfort un puissant rempart fortifié, a-t-elle été assez inconséquente pour en entreprendre le démantèlement dès l'année 1899 ? Faute d'avoir consenti les millions nécessaires chaque année pour entretenir les petits places du Nord, on frappait de stérilité les sommes beaucoup plus considérables que l'on avait sacrifiées moins de vingt ans auparavant. Doit-on mettre en cause, à ce propos, les théories d'offensive à outrance ? On remarquera que le colonel de Grandmaison n'avait pas encore commencé à vaticiner, que Longwy, Charlemont, les Ayvelles, voire même Laon, La Fère et Reims n'étaient plus considérées que comme d'inutiles bicoques. L'on doit donc conclure que même parmi les autorités militaires on partageait, quant à l'éventualité d'une guerre, le scepticisme qui régnait, vers 1900, dans les sphères gouvernementales de la IIIe République. Les conséquences de cet abandon furent désastreuses, car quand on voit les trésors de prudence et de matériel déployés par les Allemands devant le moindre ouvrage français [1], on se dit que jamais l'invasion ne fût

[1] Contre la vieille place de Charlemont, à peine remaniée depuis le dix-huitième siècle, les Allemands mettent en ligne toute la 24e division saxonne de réserve et une artillerie considérable dont 2 batteries de mortiers autrichiens de 305 mm.

venue déferler sur la Marne, si les places du Nord avaient été tenues en état.

D'autre part, à l'impréparation matérielle correspondait le vague des instructions pour le cas de guerre, qui furent élaborées en 1910 à l'usage des gouverneurs et commandants des dites places. On conçoit que, dans le feu de l'action ou sous celui de l'ennemi, il ne soit pas toujours facile de trouver la forme péremptoire qui convient, mais les exemples que cite l'auteur et qui proviennent de documents rédigés dans le calme des cabinets du temps de paix, ne font pas honneur à la clarté française. Molles et imprécises, elles ne pouvaient avoir d'autre effet que de jeter le doute dans l'esprit du défenseur. On ne voudrait pas ici céder à la misanthropie, mais, l'homme étant fait de chair, il est clair que toute ambiguïté, toute alternative laissée dans un ordre, induira fatalement celui qui le recevra à choisir la solution la moins compromettante, à suivre la pente de son pessimisme ou de sa sensiblité. Et nous n'écrivons pas ceci en pensant aux cœurs défaillants des lâches purs et simples, mais à tous les esprits moyens qui, malgré qu'on en ait, formeront toujours la grande masse des armées. Un ordre ou une instruction doit être une injonction qui engage l'honneur du subordonné, mais encore un encouragement qui l'élève au-dessus de sa propre et humaine nature [1].

A ce titre, combien n'approuverons-nous pas le général Clément-Grandcourt quand il nous montre que, quelle que fût la qualité du béton ou de la maçonnerie, les places de 1914 n'ont pas tenu plus longtemps que le cœur — fort ou faible — de leurs commandants ? Là encore il semble qu'en France la préparation à la guerre ait été insuffisante, car pour un colonel Darche qui défendit les vieux remparts de Longwy jusqu'à la limite de la résistance, combien de médiocres ou de fatigués ! Il est extraordinaire de constater qu'à Troyon et au Camp des Romains, les capitaines Heym et de Luzançay durent purement et simplement évincer leurs commandants. Et que dire encore de l'insuffisante résistance de Manonvilliers et de Charlemont, sans même parler de la criminelle évacuation du fort des Ayvelles !

Assurément le destin d'une place encerclée est de succomber si elle n'est pas secourue en temps utile, mais encore faut-il qu'elle tienne de façon à faire payer largement sa conquête. Tout le monde répète les exemples historiques où la reddition d'une place, avancée ou retardée d'un jour, a changé l'issue d'une campagne,

[1] Joffre connaissait bien ce sentiment, quand plaçant Pétain à la tête de la 2e armée, au moment de la chute de Douaumont, il lui disait, après lui avoir donné ses instructions : « Maintenant, vous voilà tranquille, mon ami ! »

et tout le monde a à l'esprit l'épisode du plateau de Craonne où les premiers éléments du VIIe corps de réserve allemand, libérés par la capitulation de Maubeuge, arrivèrent sur la crête avec quelques heures d'avance sur les vainqueurs de la Marne, mais il ressort de l'ouvrage du général Clément-Grandcourt d'autres constatations que l'on doit garder en mémoire.

L'on devra toujours penser, en effet, au petit nombre de « supercanons », capables d'écraser un bétonnage moderne, dont disposent les grandes armées de toutes les nations. On songera aussi à leur usure rapide et au petit nombre d'obus qui les accompagnent. Tenir en dépit de tout, au milieu des remparts qui s'écroulent, ce n'est donc pas seulement obéir à l'honneur militaire, c'est encore faire acte d'une bonne camaraderie de combat : c'est encaisser des coups que le camarade ne recevra pas. Comme le montre l'auteur, c'est une véritable voltige qu'exécutèrent les batteries de siège de l'armée allemande entre le bombardement de Liége et celui du Camp des Romains. Mais pas une minute ne fut perdue dans les transports et, certainement, si chaque fort belge et français avait coûté un jour de plus et 20 obus supplémentaires de 305 ou de 420, la campagne aurait pris une tout autre tournure sans attendre la bataille de la Marne.

A la guerre on ne voit que ses propres plaies, on ne voit pas celles de l'ennemi, on ne se doute pas de ses angoisses, de ses hésitations, de ses tentations de jeter le manche après la cognée, d'autant plus qu'il a pu, par une habile propagande, comme le firent justement les Allemands, à propos de leurs 420, faire précéder la mise en batterie de ses canons, d'un bombardement moral d'une portée considérable. Mais Nelson le disait déjà : « Il faut toujours tirer son dernier boulet, car c'est celui-là qui tue l'amiral ennemi », et ce qui est vrai c'est que nul sacrifice n'est inutile.

Il suffit et nous voudrions terminer cette trop longue étude par cette citation du général Clément-Grandcourt qu'on devrait copier sur les pages blanches de son *Règlement de service : Le commandant et la garnison d'un ouvrage isolé n'ont en aucune manière à se faire juges de l'opportunité de leur résistance. Aucune considération plus ou moins fondée sur les pertes à éviter, sur la situation des blessés, sur le rôle insignifiant du poste confié à l'honneur militaire des défenseurs, sur l'inefficacité de leur feu, etc., etc. (les mauvaises raisons ne manquent jamais), ne doit intervenir pour en abréger la durée. Ils sont là pour tenir jusqu'au bout. C'est tout et c'est bien assez pour dicter leur conduite.*

Cap. Ed. BAUER.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.